

par l'excentricité de son attitude, fait bon marché de son caractère sacerdotal. Celui-ci pourrait même être appelé un *pappas-klephte*. En effet, dans le dernier soulèvement de l'*Andarsia*, il a pris les armes. On rapporte même que, peu de temps auparavant, ennemi juré d'un capitaine du pays, il avait tiré sur sa femme par la fenêtre. Il a eu maille à partir avec son propriétaire turc, avec un muddir qu'il prétend avoir roué de coups, même avec le Pacha auquel il a réclamé des frais pour le logement de certains fonctionnaires en voyage. Ce qui est certain, c'est que l'autorité religieuse l'a privé du droit de dire la messe. Cependant il se fait un honneur et une défense de ses insignes ecclésiastiques, la barbe et le haut bonnet dit *kalpaki*.

C'est un homme de haute taille, jeune encore, bien qu'il ait de grands enfants. Nous le voyons qui revient des champs après la grande chaleur. Ses longs cheveux et sa barbe ébouriffée le font ressembler au Christ socialiste qu'ont inventé certains de nos peintres. Il commence par absorber coup sur coup plusieurs verres de rakhi, en invitant notre cavalier à faire de même. Le brave Mourias, en apercevant la bouteille, se met à protester de son amitié pour les Chrétiens et développe des théories qui dépassent de beaucoup le *Hatti-Hiou-maioun*. Le musulman et le pappas déclarent d'un commun accord que l'on est sur la terre pour boire et pour manger. Mourias ajoute que les Turcs qui ne boivent pas de vin sont des *za*, traduisez « des animaux ». Je crois entrevoir le motif qui l'a fait nous diriger de préférence vers cette maison.

Nous dînons démocratiquement tous ensemble. Le pappas, qui porte gaillardement le rakhi, m'interroge sur plusieurs points du rite latin et parfois les approuve. Il raisonne de deux ou trois choses avec une certaine indépendance; il paraît quelque peu instruit, relativement, et de plus, en bonne situation pour le temporel. Bien qu'il professe qu'il n'est pas moine, il n'en observe pas moins, ce soir-là, le carême orthodoxe.

Comment les Turcs n'ont-ils pas inquiété davantage cette espèce d'énergumène? Sans doute par suite de leur indifférence coutumière, mêlée d'un respect particulier pour tout *delhi*.

L'ancienne forteresse de *Damasi*, où nous montons avant l'aube par des pentes raides couvertes de fleurs, se compose de trois enceintes successives; mais on n'y voit pas la moindre trace de construction hellénique. D'après la disposition des tours, la muraille paraît antérieure à l'usage du canon. Le nom est cité, je crois, dans l'histoire byzantine, comme celui de l'une des places fortes occupées par les Serbes. C'était pour leurs troupes, venant de Servia, la porte de la Thessalie.

Dans le village même on rencontre bien quelques inscriptions funéraires d'époque macédonienne ou romaine; leur présence s'explique par le voisinage de la grande voie de communication qui traversait le pays. On m'affirme que, dans un de ces tombeaux, on a trouvé un grand vase rempli d'osselets: cela fait comprendre, mieux que tout raisonnement, la signification des petites figures de terre cuite représentant des joueuses d'osselets que l'on rencontre aussi dans les sépultures grecques.

L'église de *Damasi*, sans être très ancienne, conserve assez fidèlement le caractère byzantin. Parmi ses peintures, je trouve la suite la plus complète et la plus curieuse de ce que l'on pourrait appeler « les péchés de rite grec ». Ces sujets sont placés dans la *gynékonitis*, vestibule où les femmes restent confinées pendant les offices, selon l'usage oriental. Faut-il croire que l'on a voulu simplement, comme dans certaines de nos églises gothiques, tenir ces représentations en dehors du sanctuaire? Ou bien a-t-on jugé le sexe féminin comme devant être plus facilement impressionné par de pareils tableaux, dont plusieurs sont assez vifs?

La grande scène du *Jugement dernier* occupe la paroi principale au-dessus et des deux côtés de la porte. L'Enfer y est

figuré par un monstre énorme, dont la gueule en feu engloutit successivement la file des damnés, où ne manquent, comme toujours, ni les rois, ni les moines, ni les évêques.

Les châtiments particuliers sont ensuite répartis dans autant de petits cadres, formant cymaise au-dessous de la représentation d'ensemble. Les figures, très grossières, se composent à peine de quelques traits de pinceau, esquissés en noir sur fond rouge, avec inscriptions explicatives. Les démons se distinguent par leurs ailes dentelées de chauve-souris, par leurs têtes allongées de crocodiles que surmontent parfois des cornes. Comme pénalité, la loi du talion est ici la base de la justice infernale.

Je note les sujets par groupes, bien qu'ils soient dispersés sans aucun ordre.

Il y a les péchés de village, commis par des gens tels que le meunier, le tisserand, l'épicier ou *bakkal* ; les instruments qui les torturent sont ceux mêmes dont ils ont mésusé dans leur profession. Le mot *paraulakiastès*, interminable mais très bien composé, désigne le laboureur, qui mord sur le sillon du voisin : les démons l'ont attelé à sa propre charrue et l'aiguillonnent rudement.

Parmi les péchés de caractère, l'orgueilleux est puni d'une façon que la simplicité même des moyens rend plus tragique : il est lié par les pieds et pendu la tête en bas. Laissons de côté l'*arsenokoitès*.

Comme on pouvait s'y attendre, la vie des femmes a été largement exploitée. Je ne m'arrête pas à la femme de mauvaise vie, à la magicienne, à la sorcière. Un péché du cru est celui des ménages qui restent couchés le dimanche matin, au lieu de se rendre à la seule messe, très matinale, que célèbre l'église grecque : les époux sont dans leur lit, chevauchés par un grand diable, qui agite au-dessus de leurs têtes le drapeau que l'on hisse, pour la messe, au fronton des églises. Très expressif surtout, comme trahissant les sentiments les plus profonds du pays, est le tableau suivant :

une femme nue, debout, a été saisie par un affreux démon qui lui suce le sein, et l'inscription dit ceci : « Celle qui allaite les enfants d'une autre race (1). » Quelle marque de l'incurable hostilité, de la haine inexpiable qui divise toutes ces populations, enchevêtrées cependant depuis tant de siècles et se touchant de si près ! Il faut voir là, pour le moins, une défense interdisant aux femmes grecques d'entrer comme nourrices dans les familles turques.

(1) « *Ekini opou vyzaini allophyla.* »

VI

Une pointe en Perrhèbie

Du 4 au 6 juillet.

De Damasi au tchiflik de *Mologousta* (appelé aussi *Milogousta* et *Logousta*), nous mettons deux heures et demie, en remontant le Titarèse par les prairies de sa rive gauche. Le village ne présente pas d'antiquités. Les habitants m'indiquent seulement sur leur territoire, de l'autre côté de la rivière, un petit sommet, entouré d'un reste de muraille et connu par eux sous le nom de *Ghyphto-kastro* ou *Château des Égyptiens* (comme on appelle les Tziganes dans le langage courant de la population grecque). Une interprétation très élastique, empruntée sans doute par quelque pappas à une vague connaissance de la Bible, fait aujourd'hui absolument confondre, à travers les siècles, les deux races et les deux noms : « Car les Ghyphiti », m'explique avec un air d'autorité mon interlocuteur, « étaient aussi, dans le temps, un « royaume, alors qu'ils forçaient les Juifs à leur construire « des forteresses. »

Plus loin que *Mologousta*, on quitte la rivière pour se diriger vers la plaine isolée où voisinent les deux principales localités de la région, les deux petites villes de *Tzaritzéna* et d'*Élassonna*, l'une grecque sous un nom slave d'origine, l'autre turque, malgré son titre épiscopal et la gloire d'avoir retenu, depuis Homère, le nom à peine déformé de la « blanche Oloossone », ce nom qui ravissait encore notre Alfred de Musset par la sonorité harmonieuse de ses syllabes.

Je n'ai à revoir ni l'une ni l'autre, les ayant suffisamment

explorées il y a trois ans, dans mon voyage au Mont Olympe. A la bifurcation de leurs routes d'accès, se trouve l'important village de *Doméniko*, situé sur le versant d'une grande côte qu'égayent çà et là les jardins et les églises entourées de grenadiers en fleurs. Des Turcs en nombre restreint ont une mosquée, dont le minaret s'élance d'une touffe de feuillage ; mais la majeure partie de la population est grecque et forme un tchiflik, réduite jadis à ce régime par Ali-pacha de Janina, avec beaucoup d'autres anciens bourgs libres de l'Olympe. Tous ces villages, cédés ensuite par le sultan à Reschid-pacha, furent placés par ce puissant personnage sous l'administration d'un certain Jovanesco, dont la mémoire est encore exécrée dans le pays. Au-dessus du village, le plateau est entouré par les traces d'une forteresse byzantine englobant par endroits des pierres helléniques. Là aussi s'élèvent plusieurs églises, l'une surtout, qui paraît assez ancienne, et qui porte dans ses murailles un certain nombre d'inscriptions, depuis longtemps copiées et publiées par le Colonel anglais Leake.

L'une en particulier a toute la valeur d'un document historique : c'est la traduction officielle en grec d'une lettre adressée aux magistrats (1) et à la ville même de *Cyréties* par le célèbre général romain Titus Quinctius Flamininus, après sa victoire sur le roi Philippe et sur l'armée macédonienne. Le type de l'écriture appartient encore à la bonne époque ; mais l'allure un peu embarrassée du texte, qui semble chercher ses mots, trahit la reproduction d'un original latin. Le vainqueur de Cynocéphales annonce lui-même aux Cyrétiens la remise des confiscations de guerre infligées à beaucoup des leurs ; il affiche, on peut le dire, la politique de conciliation par laquelle il espère gagner les

(1) Ces magistrats, analogues aux archontes, portaient chez les Thessaliens le nom de *tages*. Inscription copiée et publiée pour la première fois par le colonel Leake, *Travels in northern Greece*, t. IV, pp. 305-306.

Grecs à la cause de Rome. La tentative était particulièrement opportune à l'égard des places fortes de la Perrhèbie, qui commandaient les défilés de l'Olympe, et les gorges du haut Titarèse, portes de la Macédoine.

Il en résulte que la muraille antique, dont quelques pierres se retrouvent encore dans l'enceinte byzantine de Doméniko, appartenait, sans aucun doute possible, à l'ancienne ville perrhébique de Cyréties. Ce n'est pas une raison pour croire avec les habitants que l'église même d'Ha-ghios-Ghiorghios où l'inscription est encastrée, soit une église hellénique. Leur dire tient à une légende, que motivent quelques blocs à coupe rectangulaire, accumulés sur la pente voisine : « Une vieille hellène » nommée *Mago*, apportait ces blocs dans son tablier ; mais, voyant l'église terminée, elle les laissa tomber sur place. C'est toujours, sous une forme différente, l'histoire de cette vieille femme, qui, par sa taille et par sa force surhumaines, symbolise pour ces imaginations rustiques la supériorité de l'ancienne race ou, plus exactement, la puissance des constructions helléniques et cyclopéennes en comparaison de la maçonnerie byzantine.

En une heure, après avoir traversé l'Elassonitiko, l'affluent venant d'Elassona, on atteint le village de *Magoula*, bâti sur plusieurs collines terreuses, d'où Ali-Pacha, me dit-on, faisait extraire du nitre pour fabriquer de la poudre. C'est un tchiflik, partagé entre plusieurs beys. Nous sommes reçus en hôtes, non chez aucun d'eux, mais dans la pauvre cabane d'un nommé Spiro et de ses frères. Du dehors l'aspect est plus que modeste ; à l'intérieur on ne manque de rien. Spiro, sans qu'il le paraisse, est peut-être assez riche pour acheter le village aux beys, ses maîtres. S'il cache sa prospérité sous ce misérable toit, c'est par prudence ; il ne peut oublier que son père a été tué par une bande d'Albanais. Élevé aux écoles de Tzaritzéna et de Vlakholivadi, les centres d'instruction de la contrée, il joint à sa position aisée un certain fonds de connaissances acquises.

Je ne quitte pas *Magoula* sans donner un coup d'œil à l'église. Elle ne contient d'autres antiquités qu'une base et un chapiteau ionique d'assez mauvais style ; ce que j'y vois de plus curieux est le magnifique chêne qui l'ombrage. L'Olympe est admirable à cette heure matinale, formant le fond de la région mouvementée où nous sommes entrés depuis la veille.

De l'autre côté de l'Elassonitiko, la vieille église de Saint-Athanase, une de ces humbles chapelles isolées qui disparaissent à demi dans les hautes touffes d'yèbles, précède de loin le village de *Konitzi*. Au moins me récompense-t-elle de ma visite par une découverte intéressante, celle d'un tronçon de borne milliaire, dont l'inscription latine porte les noms des empereurs Constantin et Maximilien, avec le chiffre XXIII, pour l'indication des distances. *Konitzi* se trouve en effet sur la route qui conduisait à l'antique Oloossone. Une demi-heure plus au nord, on commence à remonter le cours du *Vourgaris* : c'est le nom donné, en souvenir des anciennes invasions bulgares, à la branche supérieure du Titarèse. Par là débouche la grande voie qui met directement la Macédoine en relation avec la Thessalie.

Plus loin, sur la rive droite de la rivière, une colline autrefois fortifiée justifie le nom de *Palæokastro* porté par le village d'en face.

L'enceinte, dont je puis reconnaître le tracé, était formée de pierres, assez petites et mal dégrossies, mais assemblées sans ciment ; la construction n'a rien de byzantin et se rapporte plutôt au caractère des acropoles perrhébiques. Un étroit passage, qui tourne au milieu des rochers, présentait un obstacle sérieux à l'ennemi. J'ai pour guide aux ruines un Valaque, tailleur de son métier ; la profession n'est pas rare parmi ces pasteurs, fabricants d'étoffes de laine, établis en grand nombre dans les montagnes environnantes.

La journée sera bien remplie : il est encore de bonne heure et j'aurai une seconde acropole à visiter dans l'après-

midi, celle de *Palæo-Sykia*. La station pour le déjeuner est toute marquée, non pas au village même de Sykia, mais au couvent d'*Analepsis* (l'Ascension), renommé dans le pays sans être un grand monastère.

Nous l'apercevons devant nous, sur une pente gazonnée, ombragée de cent espèces d'arbres. Quand nous arrivons, désagréable surprise : les moines sont en fuite ! La vue de notre cavalier albanais, l'excellent Mourias, a causé la débandade. Les pères nous ont pris pour une troupe de police, venant faire quelque réquisition. Personne dans les cellules, où nous trouvons seulement les restes du repas matinal : des pelures de poires et des débris d'écrevisses. La dernière constatation a tout de même son prix, car, jusque-là dans la région de l'Olympe, je n'avais jamais entendu parler de ces bestioles. Un frère convers, que nous finissons par découvrir, nous sert des œufs, du fromage et du gros miel, avec du vin aigret.

Il y a aussi, comme visiteurs, deux marchands valaques de Verdikouçi, descendus des monts *Oxia*, et une vieille femme de *Mologousta*, amenant sa fille malade, pour la faire coucher dans l'église. Cette église me rappelle par son style ancien, par ses arcs surhaussés et par ses colonnes supportant la coupole, la métropole d'Elassona, dont elle dépend. La date inscrite aux peintures remonte en effet à l'archiépiscopat d'un certain Germanos, « archevêque de Déméniko et de Lassona (*sic*), en l'an du monde 7158 = 1652 ap. J.-C. ».

Malgré la déception du matin, on est bien ici pour attendre que passe la grande chaleur, tandis que, devant nous, les pentes boisées du mont *Oxia* et les hautes cimes de l'Olympe ruissellent de lumière et que, dans les chênes verts autour du couvent, l'incessante querelle des loriots et des rolliers jette comme des flammes jaunes et bleues qui se poursuivent.

Au départ, en descendant les pentes, nous voyons venir vers nous, au pas de son cheval et sous un grand parasol,

un père de mine respectable. Nous devinons l'higoumène, qui nous aborde et ne paraît rien savoir de ce qui s'est passé là-haut. Pappas-Daniël m'exprime ses regrets, et, comme compensation, il me conduira lui-même aux ruines de *Palæo-Sykia*.

Ces ruines ne sont pas celles d'une simple forteresse, mais bien d'une ville, d'une *khora*, comme disent les gens du pays. Elles occupent un vaste espace de terrain inégal, coupé par un torrent qui descend des montagnes de *Verdikouçi*, séparant du corps de la place les hauteurs de l'acropole. On y voit des traces de maisons, de citernes, une meule à bras à demi brisée. Il reste quelques pans de murailles, toujours formées de pierres assez petites, taillées en long, mais enchevêtrées sans ciment, ce qui est le type ordinaire de l'appareil hellénique en Perrhèbie. La porte percée obliquement s'ouvrait vers le nord-ouest.

Une demi-heure encore, par une route bordée d'une dizaine de tumulus, et l'on arrive à *Prétori*. Ce village est divisé en deux par un torrent. Toute la partie septentrionale appartient à des beys turcs ; l'autre a pour propriétaire un *agha* chrétien, le Valaque *Zis Hadji-Biro*, dont la demeure consiste en bâtiments de terre battue, relevés depuis peu, autour d'une cour carrée. On trouve dans *Hadji-Biro* un type de Valaque entendu et rusé, la taille petite, le dos un peu courbé, le masque laid avec une expression de fine bête. Sa jupe de laine blanche, serrée à la taille par une ceinture de cachemire, et la courbache qu'il tient à la main désignent bien le seigneur de ce domaine et lui donnent un air de commandement. Du reste, il ne se plaint pas moins de ses paysans grecs que de ses voisins turcs, qui lui disputent ses terres. Il paraît nous recevoir nous-mêmes un peu à contre-cœur ; c'est son frère, un grand garçon à figure ouverte, qui nous fait les honneurs de la maison.

Le dîner nous dédommage de notre déjeuner au couvent : on nous sert le grand gâteau de la *pitta*, et nous mangeons

enfin des écrevisses du Titarèse. La famille Hadji-Biro est en réalité de Samarina, petite ville de bergers au nord de Metzovo. Les Samariniotes ont adopté toute la région de Prétori pour leurs quartiers d'hiver. Hadji-Biro y est devenu l'acquéreur d'un tchiflik ; mais les femmes n'y restent pas l'été et ne peuvent se faire sédentaires à ce point. Suivant mon jeune interlocuteur, les Valaques de Samarina sont plus *politikoi* (disons *policés*) que ceux que l'on appelle Karakatzanes et Karagounis, auxquels ils ne donneraient pas leurs filles, pas plus d'ailleurs qu'aux Grecs. L'aristocratie de Samarina se compose de sept à huit gros bonnets que l'on désigne par le titre de *tchelingades*. Le mot de *tchelingas*, dans ce dialecte roumain, équivaut au grec moderne *mégalemboros* et désigne simplement un riche négociant ; il ne comporte aucune hérédité (1).

J'apprends beaucoup avec cet excellent garçon. N'étant pas Grec, il me raconte très librement l'histoire de la contrée pendant la récente révolte de l'Andarsia contre les Turcs. Les premiers coups de fusil sont tirés par le chef de bande Djakas, sur la frontière, dans les monts d'Agrapha. Battu sur ce point, il forme une nouvelle bande dans les environs de Grévéna, son pays d'origine. Alors arrive le général Hadji-Pétros, avec l'armée irrégulière levée en Grèce. Les Turcs Koniarides, habitant et possédant la plupart des villages dans la région au nord de Larissa, mobilisent alors cinq ou six hommes dans chacun de ces villages et commencent à piller, sous prétexte de se défendre. Ils marchent contre les Grecs, portés à Verdikousi ; mais le capitaine Pitchavas les repousse sur la rivière. Les villages Koniarides sont alors brûlés à leur tour, en particulier *Ormanli*, où périssent cent soixante-dix personnes, femmes et enfants.

(1) C'est comme le titre de *skoutéris* donné par les Arvanitovlaques de l'Acarnanie à leur chef de tribu et qui veut dire simplement *drapier*. V. plus loin, p. 66 ; cf. « Le mont Olympe et l'Acarnanie », p. 273.

Zis Hadji-Biro a lui-même sa maison incendiée, pour n'avoir pas voulu se joindre aux Grecs. La victoire momentanée de Hadji-Pétros à Kalabaka, sur les troupes nègres du khédive d'Égypte, cernées et affamées pendant neuf jours, fait pencher un instant la victoire du côté de l'insurrection. Enfin le gros de l'armée ottomane, sous les généraux Abdipacha et Fouad-pacha, après un nouvel échec de Djakas à Spiléo près de Grévéna, forcent Hadji-Pétros à battre en retraite vers la frontière hellénique. Le frère de notre hôte me cite à ce sujet une curieuse chanson que je me réserve de donner plus loin, lorsque je serai à Kalabaka (1), sur le principal théâtre de la lutte.

Le nom de *Vlakhoïanni* porté par un village des environs confirme la présence déjà ancienne des Valaques dans le district. Deux collines séparées par un ravin marquent encore la place d'une forteresse antique. La plus escarpée de ces hauteurs, appelée *Anghistra*, garde les restes d'une enceinte, qui diffère des précédentes en ce que les pierres, de dimensions un peu plus fortes, atteignent cinq ou six palmes et sont plutôt disposées d'après le système de la construction polygonale. Les prairies marécageuses qui avoisinent ce point de leurs nombreux peupliers me remettent en mémoire que, parmi les villes des Perrhèbes, il y en avait une que l'on appelait *Limóné*.

Arrivé à la limite septentrionale de mon excursion, je commence à redescendre vers la plaine, non par la route directe de Larissa, mais en faisant un assez grand détour vers le sud-ouest, pour englober dans cette tournée les importantes ruines de *Gardiki*, qui me sont signalées sur les derniers contreforts de la région montagneuse.

Les vastes plateaux verts que domine le mont *Milonas* dépendent du village de Leftherokhori, autrefois un bourg

(1) p. 124.

libre, comme son nom l'indique; mais ainsi que beaucoup d'autres dans la région, il a été réduit à l'état de tchiflik, par Ali-pacha de Janina, puis confisqué et transmis à Reschid-pacha, dont l'intendant hongrois Jovanesco contraignit les habitants à labourer leurs terres, plus propres cependant aux pâturages. Cette modification a été pour beaucoup d'entre eux une cause de ruine et a contribué à leur faire quitter le pays.

J'ai déjà plusieurs fois, dans mon voyage, entendu rappeler, avec force malédictions, le souvenir de ce Jovanesco, comme celui d'une sorte de tyran agricole, appelé de Hongrie pour administrer les nombreux domaines possédés par Reschid-Pacha. Ce n'était pas en réalité un Madgyar, mais, d'après son nom, un Roumain, qui s'était fait une réputation jusque chez les Turcs en pressurant tout d'abord ses congénères, attachés aux terres des magnats. Les paysans grecs qui se chargent de régir aujourd'hui les tchifliks thessaliens pour le compte des beys, sont moins sévères que leurs administrés à son égard. « Il est bien vrai, disent-ils, qu'il prenait « sept, là où il aurait dû prélever un. Il a fait ainsi une grosse « fortune; mais cela était sa bonne chance. En somme, tout « le monde y gagnait, lui d'abord, le maître ensuite, enfin le « raya, lui-même, qui était forcé de cultiver mieux et faisait « rendre davantage à la terre. » Je rapporte ces propos, en les donnant pour ce qu'ils valent.

Par l'ouverture d'un large ravin dont la pente devient de plus en plus rapide, nous commençons à entrevoir un coin de la plaine de Thessalie, semée çà et là de collines isolées, qui de loin en loin se détachent comme des îles au milieu de la mer. Sur notre droite, des murs ébréchés, d'aspect byzantin, appartiennent à une forteresse du moyen-âge qui ne peut pas être encore l'enceinte hellénique de Gardiki, beaucoup plus éloignée. Ils méritent cependant d'être examinés de près; mais l'escarpement des gorges les tient en dehors de notre chemin, et nous ne pouvons les aborder

qu'en descendant jusqu'au village de *Gratziano*, qui leur prête son nom.

Gratziano, où nous nous arrêtons, pour gagner le lendemain matin Gardiki, comprend un groupe de plus de deux cents maisons, entourées d'arbres, de jardins et de vignes, juste au pied des grandes roches grises qu'encerclent les anciennes fortifications. Les murs, d'une grande épaisseur, en blocage de moellons et de ciment, dessinent d'abord une première enceinte qui paraît avoir été surtout la partie habitée de la ville. La partie supérieure, quoique plus vaste, comprend une zone de rochers tellement abrupts qu'elle semble n'avoir été fortifiée que pour des raisons de défense militaire.

Dans le village même, on remarque une très grande église, dont les arcades intérieures sont de forme ogivale. La place est ombragée de l'un des plus magnifiques platanes que j'ai vus en Orient. Des fondations de l'église, s'échappe une source abondante qui tombe dans un bassin de marbre blanc, trop spacieux pour avoir été un sarcophage antique. Un peu plus haut et déjà dans l'intérieur de l'enceinte ruinée, il y a encore deux autres églises dont l'une porte le nom de Sainte-Sophie, comme dans beaucoup d'importantes localités byzantines, et de plus un petit monastère avec des treilles de raisin et un bois touffu de grenadiers en fleurs.

Le riche paysan chez lequel nous logeons m'apprend que Gratziano n'est pas un tchiflik, mais un *imlak*, c'est-à-dire que la propriété n'est pas à un ou plusieurs beys, mais au gouvernement turc. Ce régime lui semble préférable, « parce « que, dit-il, on acquitte sa dette une seule fois chaque année, « et tout est fini. » La chaleur, ce soir, est si étouffante que je choisis, pour faire étendre mon lit, un grand hangar qui s'ouvre largement sur la cour, remplie de bestiaux.

VII

La journée des légendes

Le 7 juillet 1858.

Ce matin, mon réveil n'est pas ordinaire. Il faisait encore nuit lorsque je sens le frôlement d'un assez gros insecte me passer sur le visage; j'y porte vivement la main, mais une cuisante piqûre entre les doigts m'avertit d'être prudent. Puis deux, trois autres insectes semblables suivant le même chemin, je ne bouge plus. Il en passe encore d'autres en plus grand nombre sur mes mains, sur ma couverture, pendant que, derrière moi, je perçois un vague bourdonnement qui va crescendo.

J'ai compris la situation; la veille au soir, sans m'en douter, en installant sous le hangar mon lit de voyage, je l'avais adossé aux ruches endormies. Dès avant le jour, une véritable fièvre pousse les abeilles au travail, et, l'obscurité empêchant leur vol, elles s'en vont à pattes, comme de simples fourmis. Le mieux pour moi était d'attendre patiemment les premières lueurs du matin, qui me délivrèrent en effet, en rendant aux infatigables ouvrières les routes de l'air.

Les anciens auraient peut-être tiré d'un pareil incident quelque présage; j'y gagne d'être levé de très bonne heure, pour commencer une journée qui sera l'une des plus curieuses de mon excursion en Thessalie.

J'avais à visiter, sur le versant de la bordure montagneuse, la position de *Gardhiki*, signalée comme celle d'une impor-

tante ville hellénique (1). Aux rayons obliques du soleil levant, la plaine à perte de vue donne bien l'idée d'une ancienne mer intérieure et justifie la tradition thessalienne. On emploie malgré soi des termes maritimes pour désigner ces longs contreforts, ces collines rocheuses qui émergent d'un niveau partout uniforme. Ce que j'appellerai le « promontoire » de *Vostitzi* se continue comme par deux « îles », dont la plus avancée est celle de *Kolokoto*, nom d'un autre village, où se tient une foire annuelle, la plus courue de la Thessalie. Je dirai de même que nous traversons le « golfe » de *Néokhori*, puis nous doublons une pointe pierreuse que les gens du pays nomment positivement *Mytikas*, c'est-à-dire « le cap ». Derrière ce cap, commence le vaste marais de *Gardhiki*, alimenté par des sources poissonneuses, peuplé de toutes sortes d'oiseaux bavards et de grands hérons qui s'élèvent à notre approche.

Un peu plus loin, dans la prairie qui fait suite au marécage, on voit s'aligner très nettement une série de grandes pierres régulièrement taillées, qui dessinent sur l'herbe, à fleur de sol, le plan d'une muraille hellénique flanquée de tours carrées. L'ensemble forme un vaste rectangle orienté vers le S.-S.-O. En arrière se montrent des vestiges de constructions intérieures, et, vers l'Est, le tracé d'une seconde enceinte.

Nous mettons pied à terre pour gravir les pentes rocheuses de l'acropole. La chaleur est devenue étourdissante: à chaque enjambée, des gouttes de sueur me tombent du front et se vaporisent aussitôt sur le roc brûlant.

A mi-côte, je remarque la trace d'un édifice dont les fondations étaient taillées dans le rocher. Sur l'acropole même, du côté de l'Ouest, s'étend une magnifique muraille cyclopéenne, couronnée au moyen-âge par des constructions à

(1) Les ruines de *Gardhiki* répondent à l'antique *Pelinnæon*, l'une des quatre places fortes qui formaient ce qu'on appelait le quadrilatère thessalien et défendaient l'angle N.-O. de la Thessalie du côté de l'Épire.

joints cimentés. Quand on continue à monter, l'épaisseur devient double, c'est un massif qui n'a pas moins de 9 m. 40 d'une face à l'autre. Ce massif, plus ancien que le mur de la ville basse, n'est pas flanqué de tours.

Dans le vaste circuit de ces ruines, pas de villages, pas une habitation. Seule se dresse sur la cime absolument déserte une église de la Sainte-Trinité, dont la date, à mon grand regret, n'est indiquée par aucune inscription. Un peu plus loin que l'église, je m'arrête court, non sans appréhension ; car je me trouve tout à coup au bord d'un précipice, que l'on ne pouvait s'attendre à rencontrer sur ces hauteurs. De ce côté, l'acropole se passait facilement de toute fortification : un vaste gouffre s'ouvre à pic et descend profondément comme dans un entonnoir de roches rougeâtres. Il y a là un accident géologique très curieux, qui ferait penser à un ancien cratère si l'on rencontrait quelque trace de feu ou de lave. Loin de là, en me penchant sur l'abîme, j'entends monter à mes oreilles comme un bruissement de ruisseaux ; et pourtant il n'y a pas là non plus d'eaux courantes, mais seulement, tout au fond, une flaque d'eau noire avec d'épaisses touffes de roseaux. Le bruit qui remplit ces profondeurs est causé par des milliers de cigales, posées sur les moindres broussailles et surexcitées par le soleil de midi qui tombe d'aplomb dans le précipice, sans y déterminer aucun parti d'ombre.

L'étrangeté du site m'impressionne singulièrement : je pense à la forme d'entonnoir que Dante a donnée à son Enfer. L'endroit, me dit notre guide, un berger du pays, est nommé *Phthæos* (traduisez la *Chute*, avec le double sens d'*effondrement* et de *péché*). On l'appelle aussi *Zour-pappas*, c'est-à-dire le *Pappas-en-démence*. Il est venu des pachas, des évêques, pour faire sonder la flaque d'eau dormante avec de longues cordes nouées bout à bout ; mais la conviction est qu'elle n'a pas de fond. Ce que l'on y trouve, poursuit notre berger, ce sont des « poissons qui ont des cheveux longs

comme ça », et il marque la longueur sur son bras, en ajoutant « *Mé sympathio* » (1), formule qui vise la familiarité du geste. Je flairé une légende ; mais je ne puis rien obtenir de plus : tantôt seulement l'histoire me sera contée. Au moment où nous repartons, des nuées d'oiseaux, venant du grand marais, sortes de merles au ventre rose, que les habitants appellent *garamania*, s'abattent sur le précipice, sans doute à cause des insectes qui pullulent dans ces profondeurs surchauffées.

Nous redescendons dans la plaine et gagnons le bourg de *Kolokoto* pour notre étape du milieu du jour. Nous y arrivons brisés, fondus, épuisés par la terrible chaleur. Heureusement, dans la maison où nous prenons gîte, une chambre tapissée de nattes m'offre un abri fort appréciable. Quelques notables viennent nous voir et, parmi eux, le pappas, un petit homme maigre, d'apparence timide. C'est lui qui me raconte, dans tous les détails, la tragique légende de Gardhiki.

Autrefois Gardhiki était une ville importante et un évêché. A l'endroit où s'ouvre aujourd'hui le gouffre, se trouvait la place publique. Là, un jour de grande fête, toute la population était réunie ; les femmes dansaient, formant un grand cercle, suivant l'usage du pays. Un pappas avait une fille d'une grande beauté ; il la vit à la danse et « elle lui plut » (2). Aussitôt il se rend chez l'évêque et lui dit qu'il venait le consulter sur une question qui l'embarrasse : « Un homme « possède dans son jardin un pommier qui donne de beaux « fruits, peut-il les cueillir lui-même, en goûter le premier, « ou bien doit-il en laisser la primeur aux étrangers ? » L'évêque répond que l'homme en question a parfaitement le droit de manger ses pommes. Alors le prêtre va prendre sa fille à la danse, l'emmène avec lui et satisfait son abominable désir. Au même instant, la place avec la danse, la ville tout

(1) Comme nous dirions : « Pardon, excuse. »

(2) Je conserve à dessein les termes discrets de mon narrateur.

entière s'abîment dans un subit effondrement. L'église seule reste debout sur le bord du gouffre béant. Ici une légère addition au récit du matin : après plusieurs tentatives infructueuses pour sonder l'eau du gouffre avec des cordes, ce fut un habile plongeur que l'on fit venir et qui s'y jeta deux fois ; mais il ne réussit pas davantage, arrêté par des poissons monstrueux ; des poissons chevelus, qu'il rencontrait sous les eaux et qui menaçaient de le dévorer. Ces poissons c'étaient les anciens habitants de Gardhiki.

Ce dont je ne me doutais pas, c'était que la contagion du merveilleux avait gagné jusqu'au valeureux Mourias. Frappé par l'histoire des hommes poissons, il nous rapporte que, dans les rochers de l'acropole, il s'était trouvé devant un lièvre qui le regardait sans chercher à fuir. Son pistolet ayant raté, il avait écrasé la bête sous une large pierre ; mais, entendant un grand soupir sortir comme d'une poitrine humaine, il s'éloigna sans oser soulever la pierre ni ramasser son lièvre. Ainsi, même pour les musulmans, ces ruines sont un lieu maudit, hanté par les djins.

Une légende en amène une autre. Nous avons de passage un pappas de Vostitzi, celui-là du genre excentrique, vêtu tout de blanc contre la chaleur et grand amateur de rakhi. Comme, à propos de légendes, on fait allusion à la chanson populaire du Château de la Belle (*Tis Oræas to kastro*), il se met à nous la débiter avec un sourire de chanteur satisfait. Il commence par en altérer le titre, comme le font souvent les gens du pays, en prononçant (*Tis Ovræas to kastro*), ce qui voudrait dire : *Le Château de la Juive*. Son texte est d'ailleurs une variante de la légende ordinaire ; le personnage qui fait prendre le château feint d'être, non un moine, mais une femme en mal d'enfant, et réussit à ce que, par pitié, on lui ouvre les portes. Bien que la fin de l'histoire tourne court, et paraisse incomplète, plusieurs traits cependant sont à retenir. D'abord la dame du château est une jeune princesse de race franque (*Phrankopoula*), et nullement une

Juive. A l'entrée des assaillants, elle en est avertie parce que les cloches s'arrêtent tout à coup ; puis elle se désole de la prise de ce château, qui était célèbre « *dans les sept royaumes* ».

Notre virtuose prend ensuite congé de nous pour aller à la pêche avec ses deux fils ; en partant, il me demande une drachme, que je lui donne bien volontiers comme prix de sa chanson.

Parlons un peu du bourg même de *Kolokoto* (par abréviation *Klokoto*) surtout célèbre, comme je l'ai dit, à cause d'une grande foire qui s'y tient tous les ans et qui rivalise avec celle de Tournavo. Un dicton malicieux en caractérise bien l'activité : « *Durant la foire de Klokoto, le stock des men- songes arrive à s'épuiser.* » Au sommet de la colline, véritable îlot dans la plaine, une petite enceinte pélasgique indique une position occupée dès la haute époque grecque. Les églises contiennent quelques débris antiques ; près de l'une d'elles, le roc est creusé en forme de sarcophage avec plusieurs marches taillées pour y accéder.

Quant à la version la plus complète et la plus intéressante du *Château de la Belle*, je n'ai pas eu à la chercher bien loin. C'est au cours de la route, après avoir quitté Klokoto, que je l'ai recueillie en causant avec le *Kéradj* Thanasi, dont je ne savais pas la mémoire aussi bien meublée. Dans cette variante, le rôle du traître qui fait ouvrir devant les Turcs la porte de la forteresse est tenu par un jeune renégat, épris de la princesse ; mais celle-ci lui échappe : elle s'est tuée en se précipitant des hautes fenêtres du château.

La naïveté du récit est d'un tel charme que je me suis fait une distraction, pendant les longues heures de marche au pas du cheval, d'en essayer une traduction en vers, dans le style de nos anciennes ballades.

J'ai traduit de même, comme terme de comparaison, la version du pappas.

Je donne ici, sans aucune prétention, ces essais parce qu'ils

m'ont paru présenter une impression assez fidèle des chansons originales.

Le Château-de-la-Belle

(principale version)

Dans maint château je suis entré
Et j'ai vu mainte citadelle,
Comme le *Château-de-la-Belle*,
Jamais château n'ai rencontré.
En vain les Turcs lui font la guerre
Depuis douze ans, et guerre à mort,
N'ont point encor planté bannière
Sur les murs du vieux château fort.
Lors un Turc de mince apparence
Au Sultan s'en vient hardiment
Et lui tire sa révérence,
Non pas Turc l'étant de naissance,
Mais jeune Grec assurément
Turquifié par circonstance.
Donc au roi s'en vient poliment :
« Sire, dit-il, promets largesse,
« Et je te prends la forteresse :
« A moi tout seul je me fais fort
« De prendre le vieux château fort. »
« — Soit fait, dit le roi, je t'octroie
« Mille écus d'or, cheval de prix
« Et sabre dont l'acier flamboie
« Pour combattre les ennemis.
« Te faut-il rien de plus? — Mon maître,
« Ne veux écus d'or ni d'argent
« Ni cheval, si beau qu'il puisse être,
« Ni sabre d'acier flamboyant,
« Mais la fille qu'on voit paraître
« Derrière les vitres là-haut
« Et regarder à la fenêtre,
« Sera ma part après l'assaut. »
Le roi promet; l'autre d'un saut
Court au désert, y prend son gîte
Sur les monts; là trouve un ermite,
Lui demande d'un air contrit,

Pour être moine, son habit ;
Mais, dès qu'il tient la cordelière
Et le harnais du benoît frère,
Lève le camp sans dire adieu,
Vient au château, frappe à la porte
Discrètement, vêtu de sorte
Qu'il a tout l'air d'un père en Dieu.
« Qui va là? dit la sentinelle,
« Qui frappe en bas? — Ouvrez, amis,
« Ouvrez le Château-de-la-Belle,
« De la Belle aux yeux noirs; ne suis
« Qu'un pauvre moine et n'ai d'escorte
« Hors mon ombre; je vous apporte
« Bon conseil sur vos ennemis ».
Ordre est donné par la princesse :
« Jetez-lui, dit-elle, un crochet,
« Qu'on le hisse en la forteresse ».
Mais le galant n'avait projet
D'entrer ainsi par la croisée;
« Non, dit-il, ma robe est usée
« Jusqu'à la corde et par-delà,
« En pièces toute s'en ira.
« — Eh! bien, s'il ne veut qu'on l'accroche,
« Jetez-lui, dit-elle, une poche
« Et mettez gens pour le halier. »
Lui, préférant manquer le coche,
Dit : « Ce n'est pas façon d'aller;
« Voici juste une quarantaine
« Que fais carême exactement,
« Le cœur me faillirait, vraiment,
« Et j'en aurais une migraine.
« Ouvrez, que j'entre bellement. »
Le temps d'ouvrir grandes les portes,
Les Turcs, en plus de vingt cohortes,
Se précipitent, courent sus,
L'un aux florins, l'autre aux écus.
Lui court aussi se rendre maître
De la jeune fille aux doux yeux
Qu'on voyait aux vitres paraître;
Mais en vain la cherche en tous lieux;
La pauvre fille est trépassée;
Du haut des vitres s'est lancée.

Le Château-de-la-Belle

(autre version)

Depuis le temps que suis au monde
 Et que sur terre fais ma ronde,
 Dans maint château je suis entré
 Et j'ai vu mainte citadelle;
 Comme le Château-de-la-Belle,
 Jamais château n'ai rencontré.
 Aucun n'y peut planter bannière,
 Si brave qu'il soit, ni Chrétien
 Ni Turc ni même Janissaire;
 Lors un petit moine de rien
 Se présente et dit : « Moi je gage
 « Que je le prends sans faire rage,
 « Avec flûtes et violons ;
 « Tenez plus loin vos bataillons. »
 Aussitôt se met à l'ouvrage :
 Au corps s'attache un oreiller,
 Par-dessus noue un tablier
 Et s'en va, comme femme enceinte,
 A tous les vents jetant sa plainte
 Sous les murs du vieux château fort :
 « Ah ! Chrétiens, je souffre la mort !
 « Cet enfant-là me met en peine :
 « De grâce, ouvrez, que je l'amène,
 « Ouvrez, que je l'amène au port ! »
 Rien que le temps d'ouvrir les portes,
 Aussitôt plus de vingt cohortes
 Ont envahi le château fort.
 Tout à coup, s'arrêtent les cloches.
 La princesse éclate en reproches :
 « Ah ! ma mère, tu m'affirmais
 « Qu'ils ne nous le prendraient jamais,
 « Qu'en vain ils tenaient les approches ;
 « Et, tu vois, ces hommes de mort,
 « Se glissant comme des fantômes,
 « Nous ont pris le vieux château fort
 « Célèbre dans les Sept Royaumes. »

VIII

Retour vers Larissa

Les 7 et 8 juillet 1858.

Nous nous remettons en route assez avant dans la journée, prenant de nouveau la direction de Larissa. Devant nous la campagne est remplie de monde et de mouvement. Partout les paysans grecs des tchifliks sont au travail. On en voit qui, groupés par familles, sarclent avec de légers hoyaux les bordures marécageuses pour semer du sésame, du coton ou du *kalamboki* (maïs). Chaque famille a sa petite tente formée d'une couverture de laine étalée sur quatre perches. Les grands troupeaux paissent au loin, entourés par des bandes de sansonnets qui les survolent. On ne conduit pas les bœufs dans les endroits boisés, par crainte du *tavani* (taon). Les buffles savent mieux s'en défendre : couchés par troupes dans les mares bourbeuses, ils s'y roulent et, de la boue qui sèche ensuite sur leur corps, ils se font une cuirasse contre la terrible mouche. Sous le soleil étouffant de l'après-midi, on ne voit sortir de l'eau que leur tête aux yeux blancs, aux cornes aplaties et contournées.

Le soleil est déjà couché depuis quelque temps, lorsqu'un peu de détente commence à se produire dans l'atmosphère. Devant nous, le long du sentier que nous suivons, trois petites filles chantent et tournent lentement en se tenant par

la main. Au passage, un lambeau de la chanson, air et paroles, arrive jusqu'à moi et se grave profondément dans mon souvenir. C'est un de ces refrains que, dans quelques années sans doute, on chantera sous leurs fenêtres :

« *Ti paramyrizis toço*
« *Ké me Kamis na nyktoço?* »

En français :

« Pourquoi sens-tu si bon
« Que tu me fais m'anuiter? »

Voici, traîné par une paire de bœufs, un chariot thessalien, l'*araba*, à roues pleines, véhicule fort étroit en apparence, mais bordé par deux rangs de longs bâtons pointus, qui se dressent pour maintenir, aussi haute et aussi large que possible, une montagne de foin fraîchement coupé. Le conducteur tire les bœufs, appuyé sur son aiguillon comme sur une lance et coiffé du *skiadi*. Ce grand chapeau circulaire, fait de roseaux ou plus exactement de *typhas* nattés, mérite bien son nom, qui est également celui du parasol. Faucheurs brunis, travailleurs des champs, hommes et femmes, s'en couvrent ainsi la tête, ou bien ils le rabattent derrière le dos, à la manière antique, aussitôt que le soleil a cessé d'être brûlant. Le soir, quand ils reviennent chez eux, nous voyons souvent le même grand et lourd chapeau suspendu sur le côté à la croupe de l'âne; puis ils l'accrochent en dehors de la maison, près de la porte, avec les licols et les traits de leurs attelages. On en comprend l'invention dès l'antiquité, quand on a subi, comme dans cette journée, les grandes chaleurs de la plaine.

A la même heure, vue magnifique des montagnes. La chaîne du Pinde se profile tout entière d'un seul ton très fin, étendu comme au pinceau sur le fond du ciel. On croirait voir de loin la silhouette d'une ville de géants dans le groupement imprévu de ses édifices, de ses pignons, de ses tours.

Au milieu se détache une haute crête en forme de toit : c'est la *Karava*, traduisez l'*Arche*; oui, l'*Arche* de Noé, telle que nous la voyons figurée dans les joujoux des enfants. Pour les paysans thessaliens, la tradition biblique du Déluge universel ne fait plus qu'un avec la légende grecque de Deucalion. Ils les localisent dans leurs pays, toutes les deux réunies et confondues sur un même point. Le mont *Karava* ne remplace pas seulement à leurs yeux l'*Ararat* de la Bible; il n'est autre chose que le colossal bateau de Noé (1), métamorphosé par un miracle. Si l'on paraît en douter, ils vous conseillent de faire l'ascension et vous affirment que l'on voit encore les anneaux qui ont servi pour les amarres. Il y a là un exemple curieux d'un fait d'ailleurs familier à tous ceux qui étudient les croyances populaires : la localisation des légendes.

On reste comme un peu grisé par une aussi chaude journée; mille projets vous viennent à l'esprit. Je n'irai certes pas vérifier si les anneaux de l'*Arche* sont encore en place; mais les montagnes m'attirent, et, dans quelques jours, après m'être reposé à Larissa, revenant vers le défilé de Metzovo pour passer en Épire, je ne manquerai pas de pousser aussi une pointe vers ces hautes cimes, comme je l'ai fait, il y a deux ans, pour l'Olympe.

La nuit venue, nous perdons pendant quelque temps notre route, au milieu des prairies et des bois embaumés du Pénée. Ce n'est pas sans peine que nous retrouvons l'endroit de la rivière où nous devons la traverser en bac. Fâcheusement, le maître du bateau, le *karavokyris*, un Albanais, habite sur la rive opposée. Mourias hèle à grands cris son compatriote! rien ne bouge. Il se fâche, il menace, il invoque les autorités, le Pacha dont il porte les ordres; enfin une petite lumière s'allume au loin, une voix brutale traverse l'espace et couvre d'injures intraduisibles la barbe du Pacha.

(1) *Karava*, textuellement : « le grand bateau ».

Il nous faut, bon gré mal gré, renoncer au passage et aller chercher un gîte au village de *Koutzokhiro*. Là nous trouvons tout le monde en plein sommeil. Les habitants sont couchés, non pas à l'intérieur des maisons, mais au milieu de la cour, sur des plates-formes rondes en terre battue qu'ils ont élevées d'un degré au-dessus du sol et qu'ils exhausent encore de toutes sortes d'échafaudages, pour y dormir en famille au fort de l'été. Au premier moment, ils refusent de nous recevoir; ils protestent que les honnêtes gens ne voyagent pas la nuit, qu'il est dur d'être réveillé quand la journée de travail est de seize heures. Nous finissons pourtant par les apitoyer; nous dinons avec du pain, de l'eau et du fromage; je déroule ensuite mon tapis et ma couverture sous un petit hangar, non sans avoir constaté avec le plus grand soin qu'il n'y avait pas de ruches.

L'église de *Koutzokhiro*, située probablement sur l'emplacement de quelque temple, contient des restes antiques. Sur la tranche d'une pierre étroite sont gravés deux mots seulement : le verbe, indiquant une consécration religieuse, surmonté du mot *Kynaghia* (c'est-à-dire *Chasseresse, conductrice de chiens*), qui ne peut guère être un nom propre de femme, mais l'un des surnoms de la déesse Artémis. Les caractères sont de très bonne époque, et la langue employée est l'ancien dialecte thessalien.

Le Pénée, à l'endroit où nous le rejoignons, s'engage dans une gorge tortueuse et boisée. Deux heures plus loin, le petit tchiflik de *Gounitza* occupe la sortie de cette gorge, près de la remarquable coupure qui se voit des environs mêmes de Larissa et par où je croyais d'abord que débouchait le Titarèse. Le long du village, la rivière est bordée de superbes platanes, où les cigognes font leurs nids au-dessus des eaux, tandis que les oies cherchent l'ombre sous les branches pendantes. L'opposition de cette rive boisée avec la muraille de rocher qui occupe l'autre rive me rappelle la vallée de Tempé, que j'ai parcourue il y a deux ans; on peut

dire que le Pénée forme là, en aval, comme une seconde Tempé.

C'est sur l'une de ces roches de la rive opposée que je trouve les ruines d'*Atrax*, la place forte qui défendait dans l'antiquité le défilé de *Gounitza*. L'acropole, en triangle, bordée d'un côté par les précipices, est fermée des deux autres par un mur cyclopéen très antique, mélange de gros blocs et d'un nombre infini de petites pierres entassées. La ville s'échelonnait plus bas, où la pente ardue laisse voir encore quelques lignes de murs, près d'une église ruinée d'*Haghios Nicolaös*.

Fatigué par une chevauchée de plusieurs jours sous le soleil de Thessalie, je prends le parti de m'arrêter quelques heures dans une *baksché* que nous rencontrons au bord de la plaine. Cette sorte de jardin maraîcher, assez bien entretenu, nous annonce l'approche de Larissa, où nous arriverons toujours à temps dans la soirée. Ici on a le plaisir de cueillir soi-même des concombres verts et de les manger crus. La culture est activée par une roue hydraulique, chose rare en ce pays, et l'on peut, tout le temps que l'on veut, tenir ses mains et ses bras nus sous une eau limpide et fraîche qui ne cesse de couler.

Du reste, j'occupe mon loisir en reprenant avec Thanasi la conversation sur les chansons populaires. Une chanson récente, fort médiocre d'ailleurs, célèbre un certain *Djakas* connu dans la région comme chef de bande. Son nom est à retenir, parce que nous le rencontrerons de nouveau dans des conditions plus intéressantes. C'était un de ces *Armatoles*, moitié brigands, moitié gendarmes, que l'ancien régime turc avait le tort de soudoyer par moments. Ils commandaient de père en fils, dans le district montagneux de Grévéna; mais le régime nouveau ayant supprimé cette institution plus que douteuse de l'*Armatoliki*, *Djakas* se joint en 1855, avec les troupes venues de Grèce, au soulèvement

général de l'Andarsia (1), il rassemble une véritable bande de klephtes, une *klephtouria* comme la chanson le dit en propres termes, il menace de brûler les villages, d'arrêter les notables, tout cela pour revendiquer ce qu'il appelle le « pain de ses pères », et il force le gouvernement à envoyer contre lui des troupes régulières. Voilà fort prosaïquement tout l'héroïsme de la chanson.

Thaïasi me chante encore une petite chanson amoureuse, qui est, dit-il, toute nouvelle, et qu'il a entendue récemment en Macédoine. Elle m'a paru assez caractéristique pour que je m'amuse à la traduire aussi en vers :

« Le fleuve entraîne en sa furie
 « Des arbres, la mer, des vaisseaux ;
 « Le nom de la jeune Marie (2)
 « Entraîne tous nos jouvenceaux.
 « — Donne-nous un baiser, petite,
 « Donne-nous tes yeux noirs, ton sein
 « Blanc comme lait, donne-nous vite
 « De tes lèvres le sucre fin. »
 « — Voulez baiser de jeune fille,
 « Voulez yeux noirs et joli sein
 « Blanc comme lait, voulez enfin
 « Du sucre que lèvre distille :
 « Alignez florin sur florin. »

Surtout que l'on ne se méprenne pas grossièrement sur la véritable signification de ce petit morceau et sur ce qui en fait le sel. Se garder de voir là une satire contre quelque fille légère qui se donnerait pour de l'argent. Il faut savoir que, dans ces régions, en Thessalie comme en Macédoine, lorsqu'un paysan a une fille jeune et travailleuse et qu'elle lui est demandée en mariage, l'usage n'est pas qu'il la dote :

(1) Voir plus loin, p. 124, et précédemment, p. 46.

(2) Marigoula.

c'est le futur gendre qui verse d'avance, en écus bien sonnants, une forte compensation au futur beau-père. Pour bien qualifier notre chanson macédonienne, nous l'appellerons, si l'on veut, la chanson du *jeune homme pauvre*.

Assez tard dans la soirée, nous sommes de retour à Larissa, où je retrouve l'aimable hospitalité du Consulat britannique.

IX

Second séjour à Larissa

Du 9 au 17 juillet 1858.

Après huit jours d'absence, ma première visite est pour mon ami le Vali. Il me parle d'une récente affaire qui fait honneur à son impartialité; dans la petite ville thessalienne de Karditza, il a combattu énergiquement les prétentions des beys turcs, qui voulaient empêcher les Grecs de construire une école sur les terrains nationaux. Puis la conversation dégénère et tombe sur les monstres marins, en particulier sur les Sirènes. Husni-pacha croit fermement à l'existence des femmes-poissons. C'est pour lui comme une loi de la Création d'après laquelle les mêmes espèces d'êtres vivants qui existent sur la terre se retrouvent aussi dans les deux autres éléments, l'air et l'eau : curieux reflet des anciennes superstitions payennes et orientales sur l'intelligence de ce Musulman, si tournée qu'elle soit vers les idées modernes.

Pendant mon premier séjour, le temps m'avait manqué pour rendre visite à l'Archevêque. Ce qui lui sert de palais est une assez mauvaise maison basse; là, tous les augustes grades de l'église grecque sont occupés par quelques pappas mal vêtus. Il est intéressant d'entendre le prélat lui-même rendre hommage à l'action de Husni-pacha sur la province. Presque toujours dans les nombreux conflits entre les beys turcs et les paysans de leurs tchifliks, le gouverneur conclut

en faveur des paysans, même contre Hassan-Turkham-Zadé, la grande influence turque à Larissa. « Ne les appelez pas « des rayas, a-t-il coutume de répéter; ce sont comme vous « des sujets du Sultan. Si nous sommes de bons Musulmans, « nous devons les aimer et les protéger : car Mahomet a « déclaré qu'ils lui tenaient au cœur; si cela n'est pas écrit « dans le Coran, que je ne meure pas turc! (1) » Sans doute l'archevêque, en se réjouissant de cette situation, la voit d'un point qui lui est particulier : ce qui l'enchanté, c'est que la puissance des beys se trouve réduite presque à rien, pas même à un *para*, suivant son expression.

Dîner chez Sadik-Pacha, moitié à la française, moitié à la militaire, mais pas du tout à la turque. Même, entre la poire et le fromage, il arrive parfois au maître de la maison d'oublier qu'il s'est fait musulman et de professer l'indifférence absolue. Le général revient encore sur son éloge des Bulgares, qui sont toujours pour lui les meilleurs soldats et surtout les meilleurs cavaliers de la Turquie, de vrais centaures. C'est une population de quatre millions cinq cents mille têtes, qui peut fournir à l'armée ottomane trois cent mille hommes d'excellentes troupes. Il voit en eux des Tartares de la Horde d'Or. De tous les sujets de la Turquie, ce sont eux qui s'entendent le mieux avec les Turcs, qu'ils préfèrent aux Serbes, aux Grecs, aux Roumains. Ils ont le même esprit de constance et d'obéissance que le soldat turc. Leur langue, par laquelle surtout ils sont slavisés, est, de tous les idiomes de la même famille, la plus difficile à comprendre pour les autres slaves. Les Cosaques, de leur côté, se rattachent aux anciens Khazares, qui, mêlés à des Slaves, ont formé une vaste horde de cavaliers, depuis le Don jusqu'au Danube. Les Cosaques parlent le haut slave, la langue qui a servi à la traduction des Évangiles. En Pologne, les

(1) « *Tourkos na mín apéthanô* », parole très forte dans la bouche d'un musulman.

Laks, représentant la noblesse militaire, étaient aussi des Tartares, qui se sont mis à la tête des Cosaques polonais.

Du reste, le titre officiel donné par lui aux deux régiments qu'il a organisés en Turquie est celui de *Dragons*.

Il rapporte à ce propos le mot naïf d'un vieil officier turc qui, resté depuis vingt-cinq ans dans un fort, sur la frontière du côté de Janina, n'y recevait qu'avec une grande défiance les Dragons de Sadik-Pacha : « Je savais bien, disait-il, que « la Russie avait donné aux Padischah deux régiments de « Cosaques; mais de la nation des Dragons, je n'en ai jamais « entendu parler. »

Dans ma visite du lendemain, visite de digestion, Sadik se répand en plaintes contre l'administration civile, dont dépend l'approvisionnement des troupes. Aucun gouvernement ne paie mieux et plus exactement que la Turquie; mais les sommes s'attardent entre les mains des defterdars et des pachas, qui les mettent à intérêts pour quelques mois, sans compter que l'on fait tout payer le plus cher possible au gouvernement. Si, par zèle, quelqu'un crie et veut faire cesser les abus, il est traité d'emporté, de *Delhi* (fou).

Un Bosniaque raconte que, dans sa famille, ils étaient chevaliers depuis longtemps lorsque les Empereurs d'Autriche n'étaient encore que palefreniers.

Une indisposition, conséquence de mes récentes chevauchées, me condamne à plusieurs jours d'immobilité, avant de reprendre mon voyage. Cela me donne le temps de feuilleter le grand registre du *Codex* de la métropole de Larissa, qui m'est obligeamment communiqué, et d'en tirer quelques notes intéressant l'histoire ecclésiastique de la région. L'Archevêque porte officiellement le titre de « Vénérable « chef de la très sainte métropole de Larissa et de Tricca, « exarque de la deuxième Thessalie et de toute la Hellade ». L'ancienne ville de Tricca (aujourd'hui *Triccala*) se trouve ainsi placée directement sous l'autorité du métropolitain, au-dessus des évêchés ordinaires, qui sont ceux de Démétrias

(*Volo*), de Thaumakoi (*Dhomoko*), de Gaardhikion, des deux îles réunies de Skiathos et de Scopélos, de Zêtounion, de Radovision, de Loidorikion, de Letza, comprenant le pays d'Agrapha. Dans un acte de l'année 1686 l'archevêque de Larissa ajoute lui-même à son titre celui d'évêque de Tricca, et, comme tel, prend part à l'élection d'un évêque de Stagi (Kalabaka).

Plus tard, en 1728, une lettre du Patriarche et du Saint-Synode donne à un métropolitain de Larissa, nommé *Kyr Jacobos*, la permission de procéder à l'élection d'un évêque de Tricca, qui sera soumis à sa juridiction. L'élection des évêques est confiée en effet au suffrage de leurs collègues, réunis et présidés par le métropolitain, soit dans l'église de Saint-Achille à Larissa, soit dans celle de Prodhromos à Tournavo.

Beaucoup plus ancienne (1528) est une lettre du patriarche Ignatios, copiée d'un manuscrit du monastère de *Douskos* et adressée à l'archevêque de Larissa, Bessarion, pour replacer sous son autorité « certaine localité appelée jadis *Palæokhorion* et plus tard Tirnabos (*Tournavo*) » qui lui était disputée par l'évêque de Doméniko. Un autre archevêque de Larissa, dans une lettre de 1542, qui fixait les limites de l'évêché de Gardiki, parle de ce Bessarion comme de son prédécesseur.

Citons encore, parmi les documents curieux, deux jugements ecclésiastiques, l'un réprimant des illégalités qui s'étaient introduites à Tournavo, dans le régime des successions, l'autre réglant un différend entre deux corps de métiers, les *panadès* (de *pani*, linge ordinaire) et les *mandiladès* (de *mandili*, serviette).

Préparatifs de départ. Je simplifie mon personnel d'escorte : au lieu du *souvâri*, protecteur officiel, et du *kérâdji*, l'homme des chevaux, je réunis les deux fonctions en une seule. On m'a recommandé un brave Turc, le nommé Soliman, que l'on me dit honnête, entendu, connaissant bien le

pays. Il possède deux bêtes vigoureuses et bien soignées ; ce ne sont pas encore des chevaux de selle, mais ils portent le bât allègrement et obéissent à la bride. Soliman mettra un pistolet à sa ceinture, il prendra sur lui les ordres du Pacha, et je n'aurai jamais été mieux accompagné.

C'est dans cet équipage que, demain, je vais reprendre ma route, en poussant plus loin, jusque dans l'angle Nord-Ouest de la Thessalie, pour visiter, avant de passer en Épire, la région du Pinde et les célèbres couvents qui en font la réputation.

On me propose aussi un cuisinier, comme en prennent la plupart des touristes en Orient ; mais, depuis mon précédent voyage, je me suis habitué à m'en passer. Je m'étais aperçu que, le plus souvent, cuisinier et souvari s'entendaient ensemble et gardaient pour eux presque tout l'argent que je leur avançais chaque jour en leur donnant l'ordre d'indemniser les paysans. Les deux coquins, abusant du privilège de mon firman et l'exerçant à la Turquie, en faisaient l'*infausta præbitio hospitalitatis*, déjà condamnée par les lois romaines. A mon avis, l'explorateur, dès qu'il est rompu aux rudes nécessités du métier, doit s'en remettre, sauf pour quelques provisions de route, à la bonne volonté des habitants. Il fait ainsi connaissance avec une cuisine dont toutes les surprises ne sont pas nécessairement désagréables ; mais surtout il apprend à connaître de beaucoup plus près les gens eux-mêmes. Il n'est plus pour eux l'étranger qui mange à part, mais l'invité que l'on traite, et la familiarité des conversations y gagne de tous points. J'en ai fait bien des fois l'expérience. Si l'on veut savoir ma façon de procéder, voilà comment je m'y prends : à part moi, j'évalue largement notre dépense ; puis au moment de quitter la maison, déjà monté à cheval, je reste le dernier, et je mets directement la petite somme dans la main de mon hôte ; celui-ci me comble de bénédictions.

X

Villages du Kambos

Les 18, 19 et 20 juillet 1858.

Adieux à tous les amis de Larissa, y compris le Vali. Vers quatre heures du soir, je reprends ma course un peu trop longtemps interrompue. La plaine, le Kambos (1), se montre dans toute sa beauté, ayant pour premier plan les glacis verdoyants qui bordent le Pénée, pour second plan des lignes d'arbres, et pour fond l'Olympe qui s'élève en trois étages de montagnes dentelées. Nous arrivons au village d'*Aliphaka*, pauvre tchiflik, où nous sommes reçus dans une *koulia* toute neuve, mais déjà trop habitée. Le bey de l'endroit, qui ressemble assez, dans son habit réformé, à un beau de campagne, trouve que tout va pour le mieux depuis le nouveau régime du tanzimat ; mais il n'en traite pas moins ses paysans de *kondroképhali* (têtes lourdes). Il me fait servir, entre autres régals, du lait caillé, mêlé avec de l'ail et de l'huile.

Les ruines dites d'*Aliphaka* occupent un versant dominant de près le cours du Pénée. Elles sont également connues des habitants sous le nom de *Vlakhokastro* (le château des Valaques), et sous celui de *Dobroutchi*, ce dernier, d'origine slave manifeste, s'appliquant à toute la montagne. La muraille, épaisse de 2 m. 80, embrasse vers l'Est une étendue de pentes considérables, et dessine l'enceinte irrégulière d'une

(1) Du mot latin *campus* prononcé à la grecque moderne.

importante ville antique, tandis que du côté de l'ouest elle borde un escarpement rocheux, coupé à pic. L'appareil, d'un type intermédiaire entre le cyclopéen et l'hellénique, a été remanié à l'intérieur par un amalgame de ciment et de petites pierres. L'acropole, flanquée de quelques tours d'un travail plus soigné, termine l'enceinte vers le nord, par un triangle qui lui-même s'appuie à un réduit carré. La porte de l'acropole se trouve au nord. La porte de la ville, au contraire, s'ouvre vers le sud, du côté de la rivière, où elle est précédée par des ouvrages avancés et par une rampe avec mur de soutènement. Non loin de la porte, je remarque les restes d'un édicule dorique, dont les tronçons de colonnes ont 0 m. 60 de diamètre.

J'ai pour guide à travers les ruines le pappas d'Aliphaka, un petit homme à la voix nasillarde, ennemi déclaré des Turcs. Avec lui la conversation tourne tout de suite à la politique. Il résume son opinion dans une formule qu'il répète à chaque instant, comme un refrain : « Il est méchant l'agha », englobant sous ce nom tous les maîtres ottomans, possesseurs de la terre. Vainement je lui développe la théorie courante, d'après laquelle les Turcs et les Grecs devraient s'unir étroitement, l'élément turc représentant la force militaire, l'élément grec le mouvement intellectuel et commercial. Il me répond, sur un ton d'imprécation biblique : « Qu'en veux-tu faire du paliure (sorte de ronce) dans la vieille vigne ? Nettoyage, nettoyage ! (1) » J'apprends par lui les deux premiers vers d'une chanson que les populations chantaient pendant la guerre de Crimée :

« Angleterre et France,

« Ne perdez pas vos florins. »

Des ruines d'Aliphaka à *Vlokko*, autre pauvre tchiflik, on compte environ deux heures : celui-ci divisé en plusieurs

(1) « *Ti to thélis to paliouri is to palæo ambéli ? Pastra, vastra !* »

makhalas ou quartiers (nous dirions hameaux), répartis sur les deux rives d'un petit courant, qui vient de Pharsale, en longeant le revers du mont Dobroutchi, pour se jeter dans le Pénée.

La famille du paysan chez lequel nous prenons gîte compte une demi-douzaine de grosses filles fort laides. Dans tous ces villages de la plaine, à la différence des villes, le type n'a rien de grec ; les visages, même féminins, ont quelque chose de lourd et d'un peu brutal. On croit voir autour de soi les descendants hellénisés d'une autre race, slave, valaque, ou bulgare. Ils sont désignés sous le nom de *Karagounis*, nom qu'ils n'acceptent pas sans protestation et qu'ils considèrent comme un sobriquet peu flatteur. Ce terme, communément appliqué en Thessalie aux travailleurs du sol, paraît provenir de deux mots turcs, *kara* et *gouna*, c'est-à-dire *noire-casaque*. Une sorte de casaque sans manches, de grosse laine noire bourrue, avec liséré rouge, tranche, en effet, sur la blancheur de leurs vêtements de cotonnade. Les hommes y ajoutent pour coiffure un bonnet blanc, maintenu autour de la tête par une étoffe noire ou bleue.

Les femmes portent la même *gouna* de laine noire ; mais leurs chemises sont décorées de quelques broderies et serrées sur la poitrine par des brandebourgs noirs. L'habillement est complété par un tablier où le rouge domine. Leur coiffure est une petite toque, sans monnaies, entourée de nattes de cheveux et d'un mouchoir à effilés noirs ou rouges. Tout cela d'ailleurs est d'aspect rustique et peu seyant.

Le nom même du village de *Vlokho* éveille une idée de fortification. En effet la position est dominée par une haute colline que les Grecs appellent *Stronghylo-vouno* (la montagne ronde), et les Turcs *Keusseukli-dagh* (le mont des ceintures). Vers la fin de la journée, en compagnie de plusieurs habitants, j'escalade cette hauteur absolument détachée, une île de la mer thessalienne aux temps fabuleux du déluge de

Deucalion. Le sommet est couronné par une acropole hellénique en pierres de dimensions médiocres, armée de tours et construite avec une certaine négligence, comme on le constate, pour d'autres places antiques de la Thessalie. Un peu plus bas, une seconde enceinte, concentrique à la première, est très visible au sud et au nord. Enfin trois autres murailles descendent vers la plaine dans trois directions différentes et semblent destinées à flanquer les chemins d'accès de l'acropole. La muraille du nord-est en particulier décrit sur la pente des zigzags très prononcés. Il y a là une complication qui marque l'importance de la ville antique et qui explique d'autre part le nom turc de *Keusseukli* donné parfois aussi au village, où nous redescendons.

Là, je me renseigne comme à l'ordinaire, sur la condition des paysans. Le propriétaire, Hassan-bey, les déplace à sa volonté, bien que lui-même, à l'heure actuelle, tienne un homme en prison pour avoir cherché à quitter son tchiflik. Malgré les nouvelles lois, le régime de la glèbe existe encore, mais ce n'est pas toujours dans les conditions d'équité qui pourraient le rendre tolérable pour le cultivateur.

Palama est un des plus grands et des plus riches villages du Kambos thessalien. Les maisons dépassent le nombre de quatre cents. Les habitants y entretiennent trois écoles primaires, dont l'une est une école mutuelle, avec un maître qui touche 2500 piastres par an. On en construit aussi, grâce sans doute aux libertés nouvelles, une quatrième, qui sera une école hellénique; mais le maître que l'on a en vue a refusé 5000 piastres et en veut 7000. Ces fondations d'école honorent beaucoup la population, qu'elle soit ou non tout à fait grecque d'origine. Après cela, comment ne pas constater avec étonnement que *Palama* est un simple tchiflik, appartenant pour la plus grande partie à cet Hassan-bey dont il a été question hier? Son autorité y a pour symbole et pour centre, le *konak*, une maison haute, occupée par quelques Albanais.

Nous poursuivons notre route par *Kalyvakia*, *Mataranga*, *Pyrgos*.

Dans cette plaine de Thessalie, si riche en céréales, la Beauce de l'ancienne Grèce, l'aspect des villages, même pour les plus grands, a quelque chose de monotone, de pauvre, et de plutôt triste. Les maisons basses, construites toutes en briques crues, semblent continuer le sol jaunâtre d'où elles sont tirées. Aucune ligne d'un ton différent ne leur fait une base qui les en sépare. Le soleil les surplombe et les noie uniformément dans la même lumière. Seuls les toits en tuiles rouges mettent sur l'ensemble une note plus vive et plus gaie.

Il est peu d'heures plus pénibles pour le voyageur que celles où la chaleur intense du milieu du jour le force à s'enfermer dans ces maisons de paysans, surtout lorsqu'il n'a pas l'habitude de la sieste, et cela est mon cas. Assis par terre, sur de mauvaises nattes ou sur son bagage, il a fait clore aussi hermétiquement que possible les étroits volets des rares ouvertures qui servent de fenêtres; mais le moindre filet de soleil, entrant comme une flèche, vient-il, au milieu du bourdonnement des mouches, traverser cette obscurité, c'est une souffrance, un ennemi qui vous blesse. La porte s'entr'ouvre-t-elle un instant, la vue du dehors n'atténue en rien le malaise. La réverbération du sol est aveuglante; les maigres volailles passent le bec grand ouvert, comme si l'air leur manquait; les passereaux se tiennent alignés dans la mince bordure d'ombre que projette la saillie du toit, et même les corneilles s'y accrochent et s'y aplatissent contre la muraille. Tout donne l'impression d'une morne chaleur.

Aux heures moins brûlantes, le mouvement commence à renaître, d'abord autour du puits, dont l'aspect est aussi très simple et n'a rien de monumental. Les quatre grandes plaques verticales formant la margelle dépassent à peine le pavage du sol. Au-dessus de ce trou carré, pas de chaîne, pas

de poulie, aucun appareil qui aide à tirer l'eau. Les femmes se servent de longues cordes et les manœuvrent de leurs deux bras levés en l'air, dans des attitudes sculpturales qui tenteraient un dessinateur ami des beaux gestes rustiques. Cela vaut bien, il faut le dire, la vue d'un mécanisme plus ou moins perfectionné.

Après des maisons, il a été réservé des espaces pour jardins, mais quels jardins! A part des pieds de tabac et quelques mûriers, il y pousse surtout de grandes plantes venues d'elles-mêmes, des yèbles, des daturas gigantesques, des sénevés presque arborescents qui justifient la parabole. Plus en arrière, dominant les toits, se montrent d'énormes meules de foin, au sommet desquelles perchent de préférence les ménages de cigognes entourés de leurs cigogneaux. Dans la plupart des villages, on remarque aussi un monticule de terre, sur lequel les habitants grimpent volontiers comme sur un observatoire, pour voir au loin dans la plaine. Le voyageur archéologue se tromperait grossièrement s'il croyait y reconnaître un tumulus antique. C'est la *kopria*, le dépôt qui sert à entasser de temps immémorial, les débris de toute sorte, les résidus des étables. On ne s' imagine pas d'ailleurs avec quelle ingéniosité ces gens trouvent moyen d'utiliser toute chose : comme le pays manque de bois à brûler, ce sont les bœufs qui, par moments, produisent le combustible; il n'y faut de plus que l'action desséchante du soleil. Richesse et misère, voilà les deux mots qui caractérisent la vie matérielle dans cette région de grande culture!

Pendant notre halte à *Mataranga*, je fais encore une observation curieuse. Nous sommes reçus par un jeune pappas dont la femme est partie travailler aux champs; mais c'est l'heure où elle va rentrer. Nous la voyons, en effet, qui revient, portant sur la tête un étrange fardeau. Lorsqu'elle est devant nous, je m'aperçois avec stupeur que ce fardeau est une charrue, charrue primitive, il est vrai, sans roues,

munie d'une seule poignée et avec la pointe simplement armée de fer, mais tout de même fardeau d'un grand poids. Quelques instants plus tard, la pappadia, vêtue maintenant de son plus beau costume karagounide, entre dans la pièce où je suis assis et se prosterne devant moi le front contre terre. Je me récrie : le pappas m'explique que c'est un ancien usage pour les jeunes mariés et qu'il a tenu à le conserver, voulant faire honneur à un hôte de distinction.

XI

A Trikkala

Les 21, 22 et 23 juillet 1858.

Après une route assez longue, toujours à travers les prairies, nous commençons à voir le château de Trikkala dominer les têtes arrondies des grands arbres et se profiler de loin sur la muraille du Kojakas, contrefort avancé du Pinde. Quand on pénètre dans la ville, la rivière, traversée par un grand nombre de ponts et de passerelles, sous d'immenses platanes, avec le soleil ardent qui plane sur cette fraîcheur, prend un aspect de plus en plus pittoresque.

Nous cherchons en vain M. Pappapoliméris, un riche habitant chrétien, connu de mes amis de Larissa : il est absent en cette saison et je dois stationner assez longtemps devant le *khani*, en attendant que Soliman ait vu les autorités et nous ait fait désigner un logement. Je ne m'ennuie pas pour cela, et j'assiste avec curiosité au mouvement de cette grande auberge turco-grecque. Un vieil Albanais, malade et tout geignant, est assis devant la porte et se tient une pierre sur le ventre. Une sorte d'agha poursuit de ses amabilités deux affreux drôles, garçons du khani. Un peu plus loin, une pauvre jeune négresse, qui serait gentille si elle était moins noire, attire la pitié par son air misérable : on me dit qu'elle est là exposée en vente, *dia poulima* ; elle s'inquiète de savoir quel sera son acheteur et se plaint que l'un de ses anciens maîtres ait gardé son enfant qu'elle n'a

plus revu depuis six ans. N'est-ce pas au naturel et transportée chez les Turcs une scène de la *Case de l'Oncle Tom* ?

Arrive Soliman, la mine basse : les notables chrétiens, *khodjabachis*, se sont dérobés à l'honneur de nous recevoir. Le sous-préfet turc, le *muddir*, a eu beau se mettre contre eux dans une violente colère ; ils ont donné pour prétexte que, pendant l'été, leurs familles étant absentes, ils se trouvaient dans l'impossibilité de nous faire un accueil convenable. En moi-même je ne leur en veux pas, me représentant la figure que feraient chez nous les bons bourgeois d'une ville de province si le maire ou le sous-préfet cherchait à leur imposer d'héberger un étranger de passage. Détail qui mérite d'être cité, c'est un Turc de condition moyenne qui s'est offert pour nous donner l'hospitalité. Il pousse même la politesse jusqu'à m'envoyer, comme introducteur, son barbier, qui me fait son éloge et m'assure que c'est un Turc tout à fait à la phranka.

La maison est de médiocre apparence. Je suis reçu d'abord par deux grands jeunes gens en costume européen, sauf le fez, frères de notre hôte et ses pupilles. Méhémet-gha lui-même n'a pas plus d'une trentaine d'années : c'est un homme de taille élancée, aux cheveux blonds, le visage malheureusement marqué de la petite vérole. Ces messieurs me parlent surtout de leurs distractions. Leur grand plaisir est d'élever, dans une petite cour, où ils me conduisent, quelques poules et surtout des pigeons de l'espèce que l'on appelle culbutants. Il les font partir en l'air ; puis à une grande hauteur, le pigeon pirouette sur lui-même et se laisse tomber presque à pic jusqu'au pigeonnier.

Dîner à la turque.

C'est aujourd'hui un jour de fête pour les Turcs, le second jour du Baïram : dès le matin, on reçoit des visites de parents et d'amis ; on s'embrasse, comme les Grecs le jour de Pâques, excellente occasion d'observer quelques traits de la vie familière et provinciale chez les Ottomans.

Autour d'une petite salle encadrée de sofas, dix ou douze visiteurs sont assis avec le maître de la maison. Parmi eux se distingue par son costume turc un jeune iman de tournure élégante, à la barbe d'un beau noir, courte et fine. Sa fonction religieuse est marquée par son turban d'une blancheur irréprochable, enroulé et serré en un grand nombre de tours avec un soin méticuleux. Ajoutez un léger surtout et un pantalon large, ces deux vêtements de mérinos gris-perle. A peine assis, le jeune iman tire de sa poche un porte-cigarettes en métal, cuivre ou zinc, décoré de peintures, et il le fait circuler. Sur le couvercle, un buste de jolie femme en toilette européenne, genre figure de modes, attire l'attention. Mais cela s'ouvre encore, il y a un second couvercle, sur lequel j'entrevois une obscénité digne d'un mauvais lieu. On continue à se passer la boîte avec de petits rires : c'est un vrai succès, dont le possesseur de l'objet, le jeune iman au turban immaculé, paraît tout fier. Il déclare que ce chef-d'œuvre est de fabrication viennoise : il est facile d'y reconnaître, en effet, un de ces articles de pacotille dont la civilisation autrichienne empoisonne l'Orient.

Autre scène : un gros garçon d'environ dix-huit ans, un cousin de la famille, est salué à son entrée par un joyeux accueil. Un des visiteurs se lève vivement et fait comme s'il voulait l'embrasser de force; l'autre se défend. J'entends, au milieu des rires, cette phrase, prononcée avec une solennité plaisante : « Dieu nous a donné un jour pour embrasser les jolis garçons, et ils se rebiffent! » Que l'on ne s'étonne pas si je note le propos : il me vient à l'esprit une comparaison avec certain côté des mauvaises mœurs antiques. Ici, comme chez les anciens, autour de la même perversion du sens moral, il s'établit une sorte de galanterie de bon ton, tout un jeu de plaisanteries parfaitement admises. Je pense malgré moi à quelques pages célèbres de Xénophon et de Platon : conclusion fort inattendue aux réceptions du Baïram.

J'étais prévenu par Sadik-pacha qu'il y avait à Trikkala un fort détachement de ses Cosaques. Je vais les voir, et les officiers m'invitent très aimablement à partager leur repas du milieu du jour, leur dîner, comme ils l'appellent, dîner au vin de Bordeaux s'il vous plaît! Ils se plaignent de leur installation dans une petite ville en pays perdu. Tous désespèrent de la Turquie, bien qu'ils la servent.

Parmi les églises de Trikkala, presque toutes grandes et rebâties à neuf, celle d'Haghia-Paraskévi conserve seule une ancienne inscription grecque, enclavée dans la muraille.

Le palais de l'évêque est une construction en bois qui ne manque pas de caractère. Autour d'un tronçon de colonnette, réemployé pour soutenir l'escalier extérieur, s'enroule une inscription byzantine intéressante pour l'histoire (1). Par malheur, l'érosion de la pierre rend douteux le premier mot. Je crois cependant que l'on peut restituer, avec toute probabilité, (*mès*)émérion. Ce terme en relation avec l'idée de *midi* aurait désigné un pavillon, une pièce à part, où l'on se tenait pendant le milieu du jour, à l'heure de la sieste. J'ai pensé aussi à une sorte de méridien ou de gnômon, auquel la colonnette aurait servi de support, mais je n'ai pas trouvé la justification de ce sens.

Voici d'ailleurs la traduction du texte, telle que je la proposerais :

« Ce (*mès*)émérion a été fait au temps de notre très pieux « roi Syméon Paléologue et de notre très pieuse souveraine « An(na) durant l'archiépiscopat de notre très sacré métropolitain Nilos. Que les malédictions des 318 divins pères « du concile de Nicée frappent quiconque tenterait de la « détruire! »

L'imprécation de la fin, dont la formule est bien connue, devait se terminer sur un autre tronçon de la colonnette.

(1) Voir le fac-similé d'inscription dans ma *Mission de Macédoine*, p. 447, n° 229. Seulement, par erreur, je l'ai donnée comme provenant de Kalabaka, non de Trikkala.

On chercherait vainement un Syméon parmi les empereurs de la famille des Paléologues. Le prince, qui prétend s'y rattacher (1), n'est autre que le roi Syméon Ourosh, appelé Ourésis par les Grecs, frère du conquérant serbe Étienne Douschan. Toute action se trouvait alors paralysée à Constantinople, par les luttes engagées entre le ministre Cantacuzène, qui s'associait de sa propre autorité à l'Empire, et l'impératrice régente, Anne de Savoie. Étienne Douschan, profitant de l'occasion, s'était emparé de plusieurs provinces grecques et avait installé à Trikkala son général Préaloumbos, avec le titre de César (1346 ap. J.-C.). S'attribuant à lui-même le titre d'empereur, il ébauchait ainsi ce que l'on a appelé, non sans exagération, l'Empire Serbe : car ni l'étendue ni la durée de cette domination ne justifie un pareil terme.

Plus tard, Syméon, reprenant les ambitions impériales de son frère, était venu fixer sa résidence personnelle à Trikkala, comme en un poste avancé (1355-1374). Tel est le fait que confirme fort à propos l'inscription gravée sur notre petite colonne. D'ailleurs la suite de mon voyage doit me faire rencontrer d'autres documents concernant ces princes serbes et permettant d'étudier l'influence qu'ils ont exercée en Thessalie.

La difficulté est beaucoup plus grande si l'on cherche à établir l'identité de cette Anna, nommée ici à côté de Syméon, avec des titres royaux. Il est vrai que le nom est indiqué seulement par ses deux premières lettres suivies d'une marque d'abréviation ; mais je ne vois pas la possibilité d'en trouver un autre. Nous connaissons par les historiens le nom de la femme de Syméon : elle s'appelait Thomaïs ; c'était la sœur de Nicéphore Ducas, le précédent despote

(1) Il s'y rattachait seulement par les femmes. L'orthographe *Syméon* avec un *y* est celle qu'il adopte lui-même dans tous ses actes signés en grec.

grec de l'Épire et de la Thessalie ; mais rien ne nous apprend que Syméon, l'ayant perdue, se soit marié une seconde fois vers la fin de son règne.

Quelle était donc la princesse qui portait ce nom ? S'agirait-il d'un acte de déférence envers l'ancienne despotesse Anna d'Épire, mère de Thomaïs ? Je penserais plutôt à l'impératrice régente, Anne de Savoie, que les Grecs appelaient Anna Paléologue, comme veuve d'Andronic le jeune. On trouvera tout d'abord invraisemblable que le nom de l'usurpateur étranger et celui de l'impératrice régente soient ainsi placés côte à côte, mais il faut considérer que l'inscription de la colonnette n'est pas contemporaine des personnages qu'elle mentionne. Elle a pour but de fixer une date approximative, en se référant aux souvenirs d'un passé qui n'est plus... Dans ces conditions, elle n'a pas à prendre parti : elle nomme Syméon qui a régné effectivement en Thessalie et cite en même temps le nom de la souveraine qui exerçait le pouvoir à Constantinople.

Excursion à Zavlantia, pauvre tchiflik qui doit sa réputation dans le pays au souvenir d'un important monastère dont nous aurons à reparler ailleurs. A l'extrémité d'une chaîne de collines partant du château de Trikkala et pointant droit vers le nord, je ne trouve plus qu'une épaisse construction du moyen-âge, sorte de tour qui abrite encore quelques moines. Un vieux pappas, qui me conduit, m'indique de ce point, dans le massif enchevêtré des monts Khassia, plusieurs emplacements qui passent pour posséder des ruines, à Korbovo, à Smolia, à Skotini.

Retour à Trikkala, pour prendre congé de mes hôtes, sans oublier les Cosaques.